



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 158.

LUNDI, 6 Juin 1808.

EXTÉRIEUR.

POLOGNE.

Dantzick, le 12 mai.

Le spectacle qu'offre aujourd'hui la Suède est digne de remarque. Ces Suédois qui, au commencement du 18^e siècle, luttèrent avec tant d'avantage contre les Russes, et sortaient toujours victorieux des combats les plus inégaux, sont défaits aujourd'hui dans toutes les rencontres, non-seulement par des forces égales, mais même par des forces de beaucoup inférieures. La Finlande suédoise remplie de lacs, de défilés, de places fortes, a été conquise au milieu de l'hiver; et dans toutes les affaires, les Russes souvent moins nombreux, ont constamment été vainqueurs. Des novellistes oisifs et envieux, ont voulu critiquer la marche du général Buxhowden, et peut-être même jeter du blâme sur ses opérations. Il n'en est pas moins vrai que ce général a acquis une grande gloire en conquérant un pays tellement important pour la Russie, qu'il est fort probable qu'elle ne s'en désaisira jamais. On se tromperait beaucoup si l'on comparait la Finlande suédoise à la Finlande russe. La Finlande suédoise est un très-beau pays. Elle renferme plusieurs villes de 12 ou 15,000 âmes, et elle est dans un tel mouvement d'amélioration, que sa population, qui compte à présent un million d'habitans, sera doublée avant 20 ans. Cette opération fait beaucoup d'honneur à la politique du comte de Romanzoff et à l'activité qu'a montrée le général russe. Les personnes qui sont au fait de la manière dont se passent les choses en Russie, savent avec quelle célérité et quelle précision l'Empereur Alexandre s'est occupé de tous les détails, et a pourvu lui-même à tout ce qu'exigeait cette expédition.

La forteresse de Swéaborg, qui avait une garnison de 7,000 hommes pourvus de huit mois de vivres et 150 chaloupes canonnières, s'est rendue sans tranchée ouverte, sans que même la contrescarpe eût sauté, et a laissé au pouvoir des Russes la belle flottille que renfermait son port.

L'île de Gothland si importante par sa position géographique, a aussi été conquise. Là, comme en Finlande, les habitans sont allés avec joie au-devant des Russes. Selon les nouvelles que l'on reçoit de Danemarck, il y a eu plusieurs affaires en Norwège: les Suédois ont été battus par-tout, et on leur a fait 4 à 500 prisonniers. Le mécontentement est général dans le royaume; on se plaint amèrement de la politique du cabinet, et l'on reconnaît, dans des événemens si funestes à la nation, les résultats de la perte de ses privilèges et de sa constitution. La guerre coûte déjà à la Suède plus de 15,000 hommes tués ou faits prisonniers, et le tiers de sa force en population. Ainsi cette monarchie qui avait été élevée à un haut degré de splendeur par la sagesse, le courage et le génie, est précipitée vers sa ruine par l'inconsidération et la folie. On se demande comment le roi de Suède, qui est si mauvaise tête dans les conseils, est d'un caractère si débonnaire dans la guerre. S'il pouvait évoquer l'ombre du Grand-Gustave, elle lui dirait qu'il faut être circonspect et prudent comme un vieillard dans les délibérations du cabinet, et que, quand la guerre a éclaté, il faut être actif, ardent, impétueux comme un jeune homme. Il n'est pas plus allé en Finlande qu'en Poméranie. Sa conduite à Stockholm rappelle sa conduite à Stralsund. Tant que les hostilités n'étaient pas commencées, il paraissait devoir à lui seul détruire les armées françaises. Il venait tous les jours insulter lui-même les sentinelles. Mais au premier coup de fusil, il a mis la mer entre les Français et lui. Avant que la Finlande fût attaquée, il manifestait la même bravoure à Stockholm sans sortir de son palais. Quand la guerre a commencé, il s'est bien gardé de s'éloigner de sa capitale. Il y trouvait à la vérité l'occasion de diriger des expéditions dignes de lui. Tout le monde sait avec quelle habileté il a conduit l'arrestation d'Alopeus, de la femme et des enfans de ce ministre, des cinq à six secrétaires de la légation russe. Si le sang du Grand-Gustave coule dans ses veines, pourquoi n'a-t-il pas recherché une gloire digne de ses ancêtres? pourquoi n'est-il pas allé en Finlande? Pourquoi ne s'est-il pas renfermé dans la forteresse de Swéaborg? Pourquoi! parce qu'il n'a de Charles XII que l'habit, la coiffure et la folie.

Les conséquences politiques de la réunion de la Finlande à la Russie sont si grandes, que cet

événement seul suffirait pour immortaliser un règne. L'acquisition d'une province de 1,000,000 habitans qui se trouve à 40 lieues de la capitale, la conquête de cent lieues de côtes, sur la même mer qui baigne les murs de Pétersbourg et d'un pays qui fournira de bons et nombreux matelots, sont une source abondante non-seulement de sécurité, mais de prospérité. Que sera désormais la Suède? lorsque Stockholm même est dominé de l'autre côté du golfe par les Russes, lorsque du haut des tours de leur palais, les rois de Suède verront flotter le pavillon de la Russie, lorsque dans toutes les guerres le premier coup de canon se tirera sous les murs de la capitale? que disons-nous, la capitale? elle cessera bientôt de l'être; les rois de Suède ne voudront pas habiter une ville frontière où s'étant couchés Suédois, ils peuvent se réveiller Russes. Il est vrai que Gustave IV n'aime pas Stockholm, et qu'il ne lui en coûtera pas beaucoup de l'abandonner. Des rois et des nations malheureuses ont succombé dans des luttes extraordinaires. Qui pouvait croire en effet qu'une seule bataille détruirait la monarchie de Frédéric, que quelques marches verraient anéantir l'armée autrichienne? Dans ces grands événemens, des calculs plus heureux ont déjoué d'autres calculs. Mais ici, c'est sans motif, sans calculs que le roi de Suède a compromis l'existence de son trône et le bonheur de ses peuples. Un roi sans jugement est le plus grand fléau qui puisse peser sur une nation.

ALLEMAGNE.

Francfort, le 31 mai.

S. A. R. le grand-duc de Hesse est assez malade depuis quelques jours. S. A. a été atteint d'une fièvre putride à laquelle plusieurs personnes ont déjà succombé, entr'autres le général de Werner et les deux médecins les plus distingués de la ville de Darmstadt, MM. Thom et Bader.

— Depuis le 25, S. M. le roi de Westphalie est de retour à Cassel du voyage qu'il a fait dans ses Etats. S. M. est retournée sur-le-champ au château Napoléonshöhe.

— On vient enfin d'abolir dans le grand-duché de Bade, par une ordonnance du gouvernement, l'antique et pernicieuse coutume de sonner les cloches pendant l'orage. On a même aboli l'usage particulier à quelques communes d'inviter le peuple à la prière par le son des cloches, au moment où l'orage commençait, attendu que l'orage fait assez de bruit pour donner cette invitation lui-même. (Publiciste.)

BAVIÈRE.

Munich, le 27 mai.

Aujourd'hui, jour de la naissance du roi, a été proclamée l'institution de l'Ordre de la Couronne de Bavière, pour le mérite civil. Cet Ordre, auquel il doit être assigné des fonds particuliers, admettra ceux des citoyens qui se seront distingués par leurs services ou par leurs vertus, qui auront contribué à la gloire et à la prospérité de leur patrie. On y admettra aussi des étrangers, lorsqu'ils en seront dignes.

L'Ordre est divisé en quatre classes. La première est composée de douze grand-croix; la seconde, de vingt-quatre commandeurs; la troisième, de cent chevaliers; la quatrième, de tous ceux à qui il a déjà été donné, ou à qui il sera donné des médailles de mérite. Il y aura un grand-chancelier et un grand-trésorier choisis parmi les grand-croix. (Gazette de France.)

Augsbourg, le 30 mai.

Les prix des cotons ont un peu baissé ici depuis quelques jours. Les négocians de Nuremberg achètent à présent ici des quantités considérables de marchandises coloniales.

— On apprend que la liberté des cultes pour tous ceux qui professent les religions luthérienne et réformée, a été établie dans le grand-duché de Wurtzbourg. (Publiciste.)

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 17 mai.

M. le duc de Monteleone, ambassadeur de Naples près la cour de France, s'est mis en route, la semaine dernière, avec toute sa famille.

Il a été porté, le 12, le décret suivant:

« Tous les individus qui ne font pas partie d'une armée régulière, et particulièrement tous ceux que l'ennemi a tirés des galères avant que le tems de la peine à laquelle ils étaient condamnés fût expiré, et qui débarquent dans nos Etats pour troubler la tranquillité publique et organiser l'assassinat, seront jugés par des commissions militaires et punis de mort. »

Ce soir, la ville donnera sa première fête en réjouissance de l'arrivée de S. M. la reine.

(Gazette de France.)

ANGLETERRE.

Londres, le 23 mai.

La Gazette officielle de samedi contient un ordre du conseil, qui déclare que la notification des ordres du 11 novembre, relatifs à la navigation des neutres, doit être considérée comme étant parvenue le 10 février 1808, à toutes les parties du Continent, nord et sud, de l'Amérique, depuis le 10^e jusqu'au 30^e degré de latitude nord, y compris l'île de la Nouvelle-Orléans (au-dessus de Québec).

— Par les dernières dépêches que nous avons reçues du gouvernement du Brésil, l'ambassadeur du Brésil près notre cour, est autorisé à déclarer que son souverain indemniserait tous les marchands qui ont éprouvé des pertes par suite de l'arrivée des Français en Portugal, et de l'émigration du gouvernement. Le prince-régent doit bientôt se faire couronner roi du Brésil.

Nos papiers publics sont remplis de réflexions plus ou moins amères sur les derniers événemens qui ont eu lieu en Espagne, jusqu'à la date du 6 mai, époque de l'abdication du prince des Asturies; le *Morning-Chronicle* se plaint de l'état d'abandon où l'Angleterre a laissé les Espagnols. « Il est pénible, dit-il, de réfléchir que la conduite de l'Angleterre envers l'Espagne, empêche les Espagnols de recevoir aucun secours de notre gouvernement. Quand même nous aurions ménagé pour eux quelques parties de nos forces militaires, ils ne pourraient ni recevoir nos flottes dans leurs ports, ni souffrir qu'une armée anglaise débarquât sur leur territoire. L'odieuse paix que nous avons prise de saisir leurs frégates et leurs trésors en tems de paix, est cause que tout bon Espagnol abhorre les Anglais. »

— Une veuve, de Gread-Guildford-Street, âgée de cinquante ans, a épousé, ces jours derniers, un marin âgé de dix-sept ans, fils de son dernier mari. Les voisins, offensés d'une union aussi disconvenante, se sont assemblés devant la maison des nouveaux époux, ont cassé leurs vitres, etc.

— Samedi dernier, Marie Power, accusée de bigamie, a comparu devant les juges de Hatton-Garden; elle avait épousé William Welsh, en 1806, lorsque William Travers, auquel elle avait été mariée en 1790, vivait encore; elle a reconnu devant les magistrats le délit qu'on lui imputait; mais elle a dit que son premier mari ayant deux ou trois autres femmes, son abandon l'avait forcé à chercher le bonheur conjugal dans les bras d'un autre. Les juges ont suspendu la décision de cette affaire, jusqu'à une nouvelle enquête.

— Un ingénieux généalogiste a voulu prétendre que la célèbre cantatrice, M^{me} Catalani, est originaire d'Irlande; voici sa lettre, qui est assez curieuse:

Waterford, 12 mai 1808.

Il y a quelques années que Tenduci, le célèbre chanteur, chercha un asyle dans ce pays, pour échapper à l'importunité des créanciers qu'il avait en Angleterre. Il eut le bonheur d'être reçu avec hospitalité par M. Power, à Ballymacarbery, à six milles environ de Clonmel. A cette époque, il y avait chez M. Power, une jeune enfant, connue seulement sous le nom de Catherine (nom irlandais de Catherine). Cette enfant avait pour père un jeune gentilhomme, nommé Daniel, parent de la famille Power; elle était le fruit d'un commerce illicite: à cette époque de son enfance, elle avait déjà dans sa personne beaucoup de beauté; elle montrait un goût peu commun pour la musique. Tenduci arrangea ses affaires quelque tems après, et, pour exprimer sa reconnaissance aux personnes qui l'avaient si bien reçu, charmé, de plus, des progrès de la jeune fille, qui n'avait encore que cinq ans, il offrit de lui apprendre la musique. Il obtint

le consentement de la mère et de la tante paternelle de l'enfant, le père étant alors en voyage, et il emmena Catalani en Italie. Quand Tenduci y arriva, il plaça dans un couvent l'enfant dont il s'était chargé, et, depuis, on n'en a plus entendu parler. Il paraît, en effet, que M^{me} Catalani a été élevée dans un couvent, où, à ce qu'on ajoute, elle a été placée par Tenduci; et l'on prétend que son nom de demoiselle, Catalani, n'est qu'une corruption ou un raffinement italien de celui de Catalani. Le prétendu père réside maintenant près de cette ville, et la prétendue mère habite Carrick-ou-Suir. (*Gazette de France.*)

INTÉRIEUR.

Bayonne, le 1^{er} juin.

Le premier régiment de ligne portugais, commandé par M. le marquis de Ponte de Lima, est arrivé ici hier. S. M. l'a passé en revue ce matin. La manœuvre a été commandée par le général de Panpelona; les fusiliers de la garde ont donné à dîner à ce régiment dans leur camp; il a régné dans ce repas beaucoup de cordialité et une grande gaieté. Les soldats portugais ont le teint basané comme tous les habitants du Midi. Ils sont lestes et forts, et s'entendent à merveille avec le soldat français. On dit que nous allons voir arriver chaque jour, jusqu'au 19 de ce mois, un régiment portugais. Ces vingt régimens formeront deux belles divisions.

Châlons-sur-Saône, le 30 mai.

Le port de mer le plus favorisé par le commerce, ne présente qu'imparfaitement le tableau du mouvement et de l'activité extraordinaires qui règnent dans notre ville, sur-tout depuis le retour de la belle saison. Il est difficile de se faire une idée des quantités énormes de marchandises auxquelles Châlons sert d'entrepôt en cet instant, et qui de là sont dirigées au nord et au midi de l'Europe. Les ports, les quais et les magasins en regorgent, et la Saône, sur ses deux rives, est tellement couverte de bateaux qui attendent leur tour de déchargement, qu'à peine reste-t-il un passage pour ceux qui descendent à Lyon. Ce que nous avançons ne paraît point exagéré quand on saura que, du 1^{er} au 30 avril, le poids approximatif des marchandises de toute espèce arrivées dans cette ville, s'est élevé à 17 millions 790 mille kilogrammes, ou 35 millions 580 mille liv. marc, et que celui des marchandises expédiées pendant le même espace de tems, monte à 12 millions 720,000 kilogrammes, ou 25 millions 440 mille liv. marc.

(*Journal du Commerce.*)

Paris, le 5 juin.

Le nommé Dumont, fermier dans la commune de Dracé, a été condamné, le 4 décembre 1807, par le tribunal correctionnel de Villefranche, (Rhône), à un an de prison et à 300 fr. d'amende pour avoir recelé un déserteur.

Le même tribunal a condamné les nommés Thomas Vigneron, domicilié en la commune de Pommières, et Accary, domicilié dans celle de Val-sanne, aux mêmes peines pour le même délit.

Le nommé Claude Fayet a été condamné, le 11 avril 1807, par le tribunal correctionnel de Charolles (Saône-et-Loire), à deux ans de prison et à 5000 fr. d'amende pour escroquerie en matière de conscription.

Par arrêt du 27 juin 1807, le tribunal correctionnel de Neufchâtel (Seine-Inférieure), a condamné le nommé Marc-Antoine Magnier, à 18 mois de détention et à 500 fr. d'amende pour escroquerie en matière de conscription.

La même tribunal a, le 13 juin, condamné à deux années de prison et à 2000 fr. d'amende, pour le même délit, le nommé Nicolas Chrétien.

Le nommé Pierre-Mathieu Geoffroy, domicilié aux petites-Islettes, a été condamné, le 14 avril dernier, par le tribunal de Verdun (Meuse), à 500 fr. d'amende et à six mois d'emprisonnement, pour escroquerie en matière de conscription.

La cour de justice criminelle spéciale du Haut-Rhin, a condamné, le 13 mars dernier, les nommés Marie-Ursule Huffschnitt, veuve du nommé Hartmann, Léger Hartmann, cultivateur, et Jacques Hartmann, conscrit déserteur, tous trois domiciliés en la commune de Koetzinger, la première à quatre années de réclusion dans une maison de force, et à l'exposition pendant six heures aux regards du peuple; le nommé Léger Hartmann à quatre années de fers et six heures d'exposition, et Jacques Hartmann, contumace, à

quatre années de fers et à l'affiche pendant six heures de l'arrêt à un poteau planté sur la place publique, pour rébellion et violences commises dans la matinée du 20 janvier 1808, contre la gendarmerie impériale, agissant légalement pour l'arrestation du déserteur Jacques Hartmann.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

L'Académie royale des beaux-arts de Milan vient de publier le programme suivant, des grands concours de 1809 pour les prix de première classe. Tous les artistes, italiens et étrangers sont invités à lui envoyer leurs ouvrages.

ARCHITECTURE.

Sujet. — Une vaste enceinte (en français *ménagerie*) destinée à recevoir les loges pour les bêtes féroces et autres animaux de tous les climats. Dans les diverses divisions de ce même local seront distribués le jardin des plantes, le jardin botanique avec ses dépendances, les grands cabinets pour les diverses branches d'histoire naturelle avec les bâtimens nécessaires pour l'enseignement et le logement. Les différens genres d'architecture qu'on peut employer dans ces divers édifices, la variété fournie par la nature du sujet, les positions pittoresques et les points de vue nouveaux qu'on peut y introduire, la direction des eaux nécessaires pour le service de l'établissement ouvrent un vaste champ aux idées et au génie de l'architecte. On laisse au choix de l'architecte les dimensions de l'édifice et celles des dessins. Les dessins comprendront l'iconographie générale, et les coupes et profils intérieurs et extérieurs.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 60 sequins.

PEINTURE.

Sujet. — Quelques bergers Parthes, après avoir retiré la malheureuse et vertueuse Zénobie du fleuve Araxe, où elle a été précipitée par la cruauté de Rhadamiste son époux, s'occupent de la consolider et de soigner ses blessures. (Voy. Tacite, Annales, XII.) Ce tableau doit être peint sur toile, et avoir cinq pieds de hauteur sur sept de largeur (mesure de Paris).

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de cent vingt sequins.

SCULPTURE.

Sujet. — Julius Mansuetus, né en Espagne, inscrit par Vitellius dans la légion *Rapax*, laissa chez lui un fils qui, au bout de quelques années, fut inscrit par Galba dans la septième légion. La première, combattant en faveur de Vitellius, et l'autre, en faveur de Vespasien, sous les murs de Crémone, le fils blessa mortellement son père. Il le reconnut en le dépouillant selon la coutume; et reconnu lui-même par son père expirant entre ses bras, ils s'abandonnerent tous deux à tous les sentimens de la nature et de la douleur. (Tacite, Hist. Liv. III.)

Groupe en terre cuite. Figures de deux pieds (mesure de Paris) de proportion, non compris la base.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 40 sequins.

GRAVURE.

Sujet. — La gravure en cuivre d'un ouvrage d'un bon auteur, qui n'ait point encore été gravé d'une manière satisfaisante. La superficie de la planche sera pour le moins de 60 pouces (mesure de Paris) carrés, et pourra être plus grande. Le concurrent qui, comme de raison, conservera la propriété de sa planche, sera tenu d'en envoyer six épreuves, toutes avant la lettre, jointes à une attestation légale qui prouvera que son ouvrage n'a point été publié avant le concours, ni présenté ailleurs en même tems pour le même objet. L'auteur couronné aura le droit d'inscrire au bas de sa gravure cette honorable distinction.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 30 sequins.

DESSIN DE LA FIGURE.

Sujet. — Priam demandant à Achille le corps de son fils Hector. Voyez la description dans Homère. Iliade, liv. xxiv. La grandeur du dessin sera à la volonté du concurrent.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 30 sequins.

DESSIN D'ORNEMENT.

Sujet. — Un fauteuil et une petite table en forme de trépied pour des appartemens de souverain. Ces deux meubles seront dessinés dans

une proportion de deux pieds (mesure de Paris) au moins.

Prix. — Une médaille d'or de la valeur de 20 sequins.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Tous les ouvrages qu'on enverra au concours seront remis, avant la fin du mois d'avril 1809, au secrétaire ou à l'économe, garde de l'Académie. Le secrétariat de l'Académie ne se charge pas de retirer du bureau de la poste ou des douanes les ouvrages qui pourraient lui être adressés.

Chaque ouvrage sera muni d'une épigraphe et accompagné d'un billet cacheté contenant les noms, prénoms, patrie et domicile de l'auteur, et la même épigraphe qu'en dehors. Outre ce billet, l'ouvrage devra être accompagné d'une description qui développe la pensée de l'auteur, afin qu'en la comparant à l'exécution, on puisse en juger l'accord.

LITTÉRATURE. — VOYAGES.

L'Eté du Nord, ou Voyage autour de la Baltique par le Danemarck, la Suède, la Russie et une partie de l'Allemagne, dans l'année 1804; ouvrage orné de gravures représentant les vues de Copenhague et du château de Cronembourg; par John Carr, écuyer, membre de la Société de Middle-Temple; traduit de l'anglais par T. P. Bertin (1).

Cet ouvrage, par la nouveauté et la très-grande variété des objets dont il traite, doit piquer la curiosité publique, et être goûté sur-tout des personnes qui, n'ayant pas beaucoup de tems à donner à la lecture, ne cherchent dans cette occupation qu'un délassement agréable et en même tems utile. On y trouve en effet tout ce qui peut intéresser et plaire: des descriptions géographiques et pittoresques, des particularités historiques et politiques, des anecdotes, des portraits, des réflexions gaies, morales ou critiques, etc.; observateur attentif et habile, l'auteur a su tirer parti de tout ce qu'il voyait, de tout ce qu'il entendait. Les plus petits événemens, les plus petites rencontres lorsqu'ils lui font éprouver une sensation, sont décrits. Les tableaux, les relations se succèdent sous sa plume dans le même ordre que les objets se sont offerts à ses regards, mais affranchis les uns et les autres de cette érudition qui fatigue, de ces détails pédantesques, de ces dissertations froides qui font naître l'ennui, même chez le lecteur le plus indulgent. Enfin, il paraît n'avoir rien négligé pour donner à son livre tout le degré d'intérêt et d'agrément dont il était susceptible; et je trouve qu'il y a assez bien réussi.

Au reste, pour mieux faire connaître à mes lecteurs l'esprit dans lequel ce voyage est rédigé, je vais transcrire le passage suivant de l'avertissement, où l'auteur parle de son plan et de son dessein. « Tout en cherchant à piquer la curiosité, dit-il, j'ai désiré être utile à ceux qui pourront entreprendre le même voyage après moi, en leur offrant des documents qu'il est bon de se procurer lorsque l'on veut parcourir le Nord. Mes descriptions tiennent un peu de l'incohérence des sujets qu'elles dépeignent; mais j'écris d'après ma manière d'observer, et comme mon intention est que le lecteur voyage avec moi, il est naturel qu'il partage les agrémens et les inconvénients de la route; avant de pouvoir s'exhaler sur les îles enchantées de la Suède, il faut qu'il se résigne à supporter l'aspect de ses éternelles forêts de sapins. Si ces conditions lui déplaisent; s'il ne veut pas tolérer ces vicissitudes de désagréments et de plaisirs, si généralement semés sur les pas de la littérature et de la vie, il faut, pour l'intérêt de tous deux, que nous nous séparions dès ce moment, et qu'il ferme ce livre avant d'en parcourir le premier chapitre. »

Un défaut commun aux voyageurs, c'est de charger leurs relations d'une foule de remarques oiseuses ou de minuties qui leur sont personnelles. De ce côté, M. Carr n'est pas tout-à-fait à l'abri de la critique. On trouve quelquefois dans son livre, et notamment dans les premiers chapitres, de certaines particularités qu'il aurait pu se dispenser de nous donner, ou que le traducteur, en homme de goût, aurait dû supprimer. A quoi bon nous apprendre, par exemple, que les effets dont il se munit, étaient de la maison Ransom-Morland et compagnie? qu'il était cinq heures du soir lorsqu'il quitta les côtes d'Angleterre? qu'il est bon de se fournir, pour le trajet, d'anchois, de limons, d'oranges, d'eau-de-vie, d'une paire de draps et d'une taye d'oreiller de peau de reune, etc.? Qu'est-ce que cela fait au lecteur? on ne doit lui offrir de

(1) Deux vol. in-8°. — Prix, 10 fr. br., et 12 fr. franc de port. — A Paris, chez Jh. Chaumetot, libr., Palais-Royal, galeries de bois, n° 188. — 1808.

petits détails de cette espèce que lorsqu'ils réveillent un sentiment, ou font naître une idée intéressante; hormis ce cas il faut les écarter soigneusement. Ce n'est pas au reste que le voyage de M. Carr pêche beaucoup de ce côté-là; fort heureusement ces taches n'y sont qu'en petit nombre, et c'était une raison de plus à l'éditeur pour les faire disparaître tout-à-fait; l'ouvrage n'y aurait certainement pas perdu.

La première partie du premier volume est consacrée au Danemarck. L'auteur y entra par Husum, et après avoir successivement traversé le petit et le grand Belt, il arriva à Copenhague. Je passe sous silence les détails qu'il nous donne sur les différentes villes qu'il rencontra dans sa route, pour en venir à la description de cette capitale de la monarchie danoise.

Copenhague est une ville de peu d'étendue, mais très-proprement bâtie; elle a environ 4 à 5 milles de tour, ses rues larges et belles, et parmi lesquelles on distingue celle dite des Goths, sont séparées par des canaux et ornées de trottoirs que l'auteur trouve trop étroits et par conséquent incommodes. Les maisons, au nombre d'environ quatre mille, non compris celle du quartier habité par les marins et les casernes, sont en général construites en briques recouvertes de plâtre; on en voit quelques-unes qui sont bâties en pierres de taille et dans le style élégant de l'architecture italienne.

Il n'y a qu'une salle de spectacle pour toute la ville; elle est petite, mais d'une belle forme au-dehors et très-élégamment décorée à l'intérieur. Dans la saison des spectacles, ce théâtre ouvre quatre fois la semaine, et l'on y donne alternativement l'opéra et la comédie, qui, en général, sont écrits dans la langue du pays. Les recettes sont peu considérables, à raison du grand nombre de personnes qui ont leurs entrées gratuites; mais le roi paie à l'administration une indemnité de 100,000 reichsthalers par an (environ 555,000 fr.); cependant les comédiens n'y sont pas riches.

Copenhague contient un grand nombre de palais et d'édifices remarquables. La place Frédéric ou l'Octogone, où sont les appartemens de la famille royale, est composée de quatre petits palais uniformes, accompagnés chacun de deux ailes de bâtimens; quatre rues très-belles, habitées principalement par les nobles, conduisent à cette place, qui a pour grande entrée une porte formée d'une double rangée de colonnes corinthiennes. L'une de ces rues est terminée par le port, et l'autre par l'église de Frédéric, qui n'est pas encore achevée. « Elle paraît, dit l'auteur, avoir été commencée sur un très-beau dessin, et elle m'a rappelé, par sa condition et le style de son architecture, l'église de la Madeleine à Paris ». Au centre de l'Octogone, est une statue équestre, en bronze, de Frédéric V, érigée en 1769, aux frais de la compagnie des Indes, et qui a coûté, dit-on, 80,000 livres sterling.

Le Palais-Royal, qui a été incendié en 1794, est situé dans une île formée par un canal. Il a six étages, et est percé de plusieurs portes. Celle de l'entrée principale est de fer travaillé, et présente un aspect imposant. La façade a 25 grandes fenêtres sur la même ligne, et 367 pieds de long; ses ailes en ont 389, et sa hauteur est de 114 pieds, mesure anglaise. Tous les grands appartemens du roi étaient au quatrième. La cour de ce palais est bordée des deux côtés de bâtimens servant d'écuries, qui ont échappé à la fureur des flammes, et qui sont d'un style élégant. Ces écuries sont elles-mêmes très-remarquables: dans l'une d'elles les râteliers sont de cuivre et les piliers de séparation de briques recouvertes en plâtre; dans l'autre, les mangeoires et les colonnes sont de marbre de Norvège. Il y a encore deux grandes cours latérales, bordées l'une et l'autre de beaux bâtimens. Près de là se trouve le manège, qui a une très-belle apparence.

C'est dans ce palais que logeaient autrefois toutes les branches de la famille royale. Les progrès rapides de l'incendie et la frayeur qu'ils inspirèrent furent tels, que l'on ne put sauver qu'une très-faible partie des meubles et des tableaux précieux qu'il renfermait. La galerie de peinture et le Muséum des curiosités sont placés aujourd'hui dans l'une des ailes de ce palais que les flammes n'ont point atteinte. La galerie contient un petit nombre de bons tableaux de Michel-Ange, du Titien, de Léonard de Vinci, de Raphaël et de Rubens. Quant au cabinet dit des curiosités, les objets qu'il renferme ne paraissent pas très-curieux, ni très-dignes de fixer l'attention des voyageurs. Ce sont entr'autres un globe céleste, fait par Tycho Brahé; la coupe de Marguerite de Valdemar; des ciselures en bois faites au couteau par un paysan de Norvège; un morceau d'ambre pesant 27 livres; différens modèles de vaisseaux en ambre, une flûte et plusieurs lustres de la même substance; une pièce d'ivoire gravée par la reine Louise, mère du dernier roi; plusieurs autres pièces de

la même matière, gravées à ce qu'on dit, par Pierre-le-Grand, les empereurs Léopold, Rodolphe II, etc.; un Jésus-Christ d'un travail si délicat, qu'il faut le regarder avec la loupe; une voiture à six chevaux d'une petitesse inconcevable, et plusieurs autres objets de même genre, ainsi que quelques antiquités du pays.

Les Danois sont polis, prévenans et affables; et à cet égard, M. Carr se plaît à leur rendre justice. « Aucun étranger d'un rang distingué, dit-il, ne peut entrer dans Copenhague sans devenir l'objet d'une hospitalité franche et généreuse. Nous fûmes invités à un dîner où régnaient la profusion et la libéralité danoises; il nous fut donné à la maison de campagne d'un des habitans les plus respectables de la ville: on servit successivement différentes espèces de bœuf bouilli de Norvège, un jambon très-salé, du poisson, des pigeons, du gibier et des asperges. La viande est toujours coupée en tranches par le maître de la maison et servie ensuite par les domestiques aux convives. L'étiquette défend de toucher à un plat avant que le tour qui lui est assigné, ne soit venu. Ainsi, quoique la table fléchisse sous le poids des mets de toute espèce, cette coutume fait parfois éprouver aux convives le supplice de Tantale. Vinrent ensuite les crêmes, les confitures et les fruits secs. Nous bûmes d'excellens vins étrangers. La société était composée d'Anglais, de Flamands, de Suisses, de Russes, de Danois, de Norvégiens et de Français. Le repas dura fort long-tems... L'appétit des dames, qui ne le cédait en rien à celui des hommes, explique à merveille la fraîcheur de leur teint et la santé dont elles jouissent... Ici, comme en France, la compagnie se met à table en même tems que la maîtresse du logis, et en sort avec elle... »

Le portrait suivant des Danoises offre de l'intérêt et contient des observations piquantes. C'est ce qui me décide à le transcrire.

« Les Danoises ont beaucoup d'embonpoint, et un air de franchise et de loyauté que le cœur interprète aussitôt que l'œil les aperçoit; elles ressemblent beaucoup aux portraits de *Wouvermans*, et montrent toutes cette humeur enjouée qui est ordinairement le partage d'une brillante carnation. Après leur avoir rendu la justice qu'elles méritent, je ne puis m'empêcher de faire entendre ici qu'elles ne sont pas très-élégantes dans leur parure, ni d'une très-grande recherche dans leurs vêtemens, et qu'elles auraient besoin d'un Addison qui leur reprochât, dans une satire ingénieusement tournée, la préférence qu'elles donnent pour leurs ajustemens aux étoffes d'une couleur foncée; les dames danoises sentiraient la justice de la réprimande sans s'en offenser. »

« Elles parlent fort bien l'anglais, le français et l'allemand; l'anglais sur-tout fait partie essentielle de l'éducation des femmes en Danemarck. Un jour comme je faisais mon compliment à une dame de ce pays sur ce qu'elle entendait parfaitement ma langue; nous sommes obligées, me répondit-elle, pour notre propre intérêt de l'apprendre, ainsi que le français et l'allemand; sans quoi nous nous trouverions souvent obligées de rester muettes; car au-delà des îles de Sée-lande et de Funen, notre idiôme, qui est un dialecte teutonique, n'est pas entendu. »

Ce chapitre est terminé par une description intéressante. C'est celle du monument érigé à la mémoire des braves danois qui périrent au combat mémorable de la rade de Copenhague, du 2 avril 1801. Ce morceau que je regrette de ne pouvoir transcrire à cause de sa longueur, est suivi d'un récit détaillé de ce même combat, fait à l'auteur par un jeune officier danois qui avait assisté à l'action.

M. Carr se rendit au château de Frédérikshourg, situé à quelques lieues de Copenhague; mais il ne put en visiter les appartemens, parce que la cour l'habitait alors. Cette promenade lui fournit l'occasion de nous donner quelques particularités sur la famille royale. Je crois qu'on lira avec intérêt le paragraphe suivant sur le prince royal, aujourd'hui roi sous le nom de Frédéric VI.

« Ce prince est véritablement le souverain du royaume, et son père n'est depuis long-tems qu'un fantôme de roi. Les infortunes de son auguste mère, ses vertus et la sagesse extrême de sa conduite, le rendent très-intéressant. J'ai appris qu'il était d'une petite taille et d'une complexion délicate; qu'il avait les yeux d'un bleu tendre, le nez aquilin, le teint très-blanc. Doué d'une vaste conception, il joint à cette qualité précieuse un esprit très-cultivé et très-actif; infatigable dans l'exercice de ses augustes devoirs, il a le plus grand éloignement pour la dissipation et l'éclat, et évite la magnificence dans toutes les occasions, celles qui l'exigent impérieusement exceptées. Ses vertus le font admirer et respecter par-tout où il se trouve; sa plus tendre jeunesse annonçait un prince d'une grande espérance, et cet espoir s'est réalisé; à l'âge de seize ans, il opéra une révolution dans le conseil, traversa les vues ambitieuses de Julie-Marie, et parvint, par un coup de maître en éloquence, en discrétion et en politique, à reléguer dans les ténèbres d'une réclu-

sion, cette femme turbulente, née pour l'intrigue et pour la cabale. »

A la suite de ces détails, on en lit d'autres également intéressans et curieux sur le cérémonial et l'étiquette de la cour, les réceptions, les présentations, etc. En voici un petit fragment.

« La cour reçoit très-rarement en été, et elle tient un grand lever toutes les quinzaines en hiver: le roi donne, ce jour-là, un souper où sont admis tous les étrangers qui ont le grade de colonel. Le nombre des hommes dans ces assemblées est égal à celui des femmes, et la prééminence, celle de la famille royale exceptée, se règle par la voie du sort, comme c'est l'usage en Angleterre pour les places de cérémonie. Pendant l'hiver, saison extrêmement rigoureuse en Danemarck, et où l'on est forcé de se réunir, les sociétés sont d'autant plus agréables pour les voyageurs d'un certain rang, que les ministres de ce royaume sont très-affables envers les étrangers qui leur sont présentés. »

L'auteur consacre plusieurs pages à nous faire connaître la législation du Danemarck. Il trouve qu'en général les lois y sont simples et salutaires, et pour le prouver il cite plusieurs exemples, parmi lesquels je ne rapporterai que le suivant.

« Un père n'y peut pas, de son propre mouvement, déshériter son fils; il faut pour cela qu'il s'adresse au monarque; ce souverain examine alors dans son conseil les allégations de l'un et la défense de l'autre, et la permission ou le refus sont le résultat d'une procédure en quelque façon publique. »

Dans les chapitres suivans, M. Carr nous parle des forces militaires et navales du Danemarck, de la Batterie de la Couronne, de l'arsenal, du port, de l'école des cadets et de plusieurs autres établissemens ou édifices publics. Il parcourt encore l'ancien château de Rosenberg, la citadelle, les casernes, où se trouve une grande salle voûtée, longue de 400 pieds, destinée aux exercices. Le cabinet des diamans de la couronne est placé dans ce bâtiment. Les objets les plus remarquables qu'il offre à la curiosité des étrangers, sont le fauteuil du sacre, la selle dont se servit Christian IV dans une fête, et qui est couverte de perles pour la valeur de 50 mille livres sterling. On y voit aussi un service de porcelaine, fabriqué dans une manufacture du pays, et sur lequel est dessinée une Flore danoise.

L'observatoire, que l'auteur visita également, est une tour circulaire de 120 pieds de hauteur, au sommet de laquelle est le belvédère d'où le célèbre Tycho Brahé faisait ses observations. On distingue parmi ses instrumens un télescope fait par un Danois, et qui grossit 1200 fois les objets. Non loin de cet édifice est la bibliothèque de l'Université, contenant environ 4000 volumes, dont la plupart sont des ouvrages de théologie et de jurisprudence. Parmi ses manuscrits, qui sont au nombre d'environ deux mille, est une bible en caractères gothiques. La bibliothèque du roi, qui est placée dans le Palais royal, a beaucoup souffert de l'incendie; elle contenait 130,000 volumes et 3000 manuscrits. L'auteur pense qu'elle était trop considérable pour la ville et même pour le royaume. Je ne sais si beaucoup de personnes seront de son avis; il me semble que l'instruction ne saurait jamais être trop répandue, et qu'une bibliothèque, quelque nombreuse qu'elle soit, ne l'est jamais trop.

L'Académie royale de peinture, sculpture et architecture occupe le château de Charlottenbourg, sur la place du marché, vis-à-vis la salle de spectacle. Cet établissement, qui a été fondé par le prince Frédéric, actuellement régnant, est dirigé par huit professeurs et quatre maîtres. M. Carr ne paraît pas très-satisfait de l'enseignement qu'on y reçoit; il va même jusqu'à dire que les productions qu'il a vues de cette école, ne lui donnent pas une haute idée des arts dans le Danemarck. Je ne sais si M. Carr avait les connaissances nécessaires pour se faire juge en pareille matière. Néanmoins son opinion paraît fondée jusqu'à un certain point, car presque tous les voyageurs modernes s'accordent à dire avec lui que les arts n'ont jusqu'à présent fait que très-peu de progrès dans le Nord.

Les prisons, les maisons de correction, les hospices fixent aussi l'attention de l'auteur. Parmi ces derniers établissemens, il en est un fort remarquable; c'est l'hôpital des accouchemens secrets. Les femmes qui ont quelque motif de cacher leur grossesse, y sont admises en payant une somme très-modique; elles y entrent de nuit et masquées, et ne sont vues que des personnes seulement qui leur administrent des soins; on pousse même la réserve jusqu'à ne pas leur demander à connaître leurs noms, leur demeure, leur état. Cet établissement, qui est très-bien tenu, a sensiblement contribué, dit l'auteur, à diminuer le nombre des infanticides. Cela peut être et je le crois; mais ne doit-on pas craindre aussi qu'il ne favorise le libertinage?

En allant à Elsenaur, où il devait s'embarquer pour la Suède, M. Carr passa devant le château de Fredensberg, qui devint la retraite de Julie-Marie, aussitôt après la révolution opérée par le prince royal, aujourd'hui roi. Il en donne une description étendue, de même que de la forteresse de Cronenbourg, où l'infortunée reine Mathilde fut renfermée après sa répudiation. A cette occasion, il retrace succinctement les principales circonstances de cet événement mémorable, ainsi que du procès criminel qui en fut le résultat, et à la suite duquel le comte Struensee et Brandt furent condamnés à perdre la vie sur un échafaud.

Après avoir traversé le Sund en trois-quarts d'heure, notre voyageur prit à Helsingborg la route de Stockholm, à travers la Scanie, le Bleking et le Smaland. Le pays qu'il parcourut était nu, rocilleux, stérile, hérissé de forêts de sapins, et parsemé de distance en distance de quelques petites surfaces de terre végétale. L'aspect des bourgs et villages était tout aussi misérable; les maisons ressemblaient à des cabanes, et tous les toits étaient recouverts d'herbe en assez grande quantité pour pouvoir être fauchée. L'auteur y vit même paître des moutons. Ces diverses provinces sont peu peuplées, mais le petit nombre d'habitans qu'elles renferment, sont industrieux et actifs. Ils s'occupent principalement à tisser la laine ou à corder du chanvre. Quoique mal vêtus, mal logés, vivant sur un sol ingrat et malsain, ils paraissent gais, joyeux et contents de leur sort. Il faut même qu'ils soient dans une certaine aisance, puisque la bière est leur boisson habituelle et commune, et qu'on trouve, jusque dans la plus méchante cabane, une provision plus ou moins abondante de sucre et de café.

A Nordkoping, dans l'Ostrogothie, le pays devient un peu meilleur. Cette ville, qui tient le premier rang après la capitale, renferme un grand nombre de fabriques. Ses maisons, construites en bois et couvertes de gazon, comme dans le reste du pays, ont un air de pauvreté, qui fort heureusement disparaît dans l'intérieur. Le soir de son arrivée dans cette ville, notre voyageur éprouva une surprise d'un genre tout-à-fait nouveau pour lui. « Comme nous nous promenions dans les rues après le thé, dit-il, nous fûmes tout étonnés de les trouver désertes; quelques personnes seulement gagnaient leur demeure en doublant le pas. Dans ce moment, onze heures que l'horloge de l'église sonna très-distinctement, nous apprîmes de la manière la moins équivoque que le soleil avait imposé silence à toute la population de la ville. A cet instant de la nuit, la clarté était égale à celle d'un beau jour de Londres, quoiqu'il n'y eût pas de lune. Cette singularité tient à la situation particulière de ce pays, où pendant plusieurs semaines de l'année il n'y a pas de nuit l'été, ni de jour l'hiver. »

Arrivé à Stockholm, M. Carr en fait la peinture la plus détaillée, en décrivant les quartiers ou les principaux édifices de la ville. Il donne un précis rapide des grands événemens dont ces lieux furent le théâtre; ce qui prête à ses descriptions un double intérêt. Voici un sommaire très-rapide des principales matières contenues dans les trois chapitres que l'auteur a consacrés à cette ville. Je commencerai par le palais du roi.

Ce palais s'élève du centre de la ville et la domine dans tous les sens. C'est un édifice quadrangulaire bâti en briques recouvertes de plâtre et peintes en jaune pâle. Il est composé de quatre étages, dont trois sont fort élevés et le dernier très-bas. Sa façade est ornée de vingt-trois belles croisées; dix colonnes doriques supportent un pareil nombre de cariatides ioniques, supportées à leur tour par dix balustrades de l'ordre corinthien. La couverture est à l'italienne. A chaque extrémité de la grande entrée, est un lion de bronze. La chapelle est très richement ornée; en face d'elle se trouve la salle d'assemblée des Etats; les sièges en sont rangés en amphithéâtre, ceux des nobles à la droite du trône, et ceux du clergé, des bourgeois et des paysans à gauche. Les logemens de la cour sont au troisième étage, où l'on monte par un escalier fort enroulé (dit l'auteur) sous une voûte de porphyre. Les appartemens sont d'une très-grande magnificence, sur-tout ceux du roi, dont la plupart sont ornés de belles tapisseries des Gobelins. La chambre qui inspira le plus d'intérêt à notre voyageur, fut celle où Gustave III termina sa carrière. On n'a rien changé à son ameublement, tout y est demeuré dans le même état, et principalement le lit sur lequel ce monarque resta couché depuis le moment où il fut apporté blessé du bal de l'Opéra jusqu'à l'instant où il rendit le dernier soupir. Le chapitre est terminé par la relation des principales circonstances de cette catastrophe, et du procès qui en fut la suite.

La bibliothèque royale placée dans le palais, est très-belle; elle contient environ 20,000 vol. et 400 manuscrits. Il se trouve dans cette collection quelques livres précieux; entre autres un

volume manuscrit intitulé *Codex aureus*, renfermant les quatre Evangiles écrits en lettres d'or et d'argent. On y voit aussi deux énormes manuscrits laïcs, dont les feuilles sont de peau d'âne et d'une grandeur extraordinaire.

L'Opéra, bâti par Gustave III, est un édifice élégant, mais fort petit, qui contient à peine 600 personnes. On n'y représente que des pièces suédoises, dont la plupart ont été composées par ce prince lui-même. Cet édifice et le palais de la princesse Albertine, tante du roi, construit sur le même plan, forment le côté d'une fort belle place, nommée la *Place du Nord*, au centre de laquelle s'élève la statue équestre de Gustave Adolphe. Il y a encore à Stockholm un théâtre français qui est très-fréquenté, mais la salle en est moins belle que celle de l'Opéra.

L'auteur décrit successivement les autres établissemens les plus remarquables de Stockholm, entre autres l'église de Ridderholm, où reposent les cendres de Charles XII, ainsi que l'arsenal, où il vit l'armure et les vêtemens que portait ce monarque guerrier le jour même où il fut tué au siège de Frederickshall. Ces dépouilles, qu'on conserve avec un respect religieux, se composent, 1° d'un long surcoat très-malpropre de drap bleu fort grossier, à grands revers et à boutons de cuivre; 2° d'un petit chapeau gris à trois cornes et à bords étroits percé d'une balle; 3° d'une paire de gants encore teints de sang, et 4° d'une paire de bottes à gros talons. L'auteur eut la curiosité d'essayer le surcoat, et quoiqu'il eût la taille fort mince, il eut de la peine à le boutonner.

Les mœurs des habitans de Stockholm, leur manière de vivre, leurs divertissemens, et parmi ceux-ci la promenade qu'ils font à Drottningholm sur le lac Mëlar, font le sujet du chapitre suivant. Voici un portrait des Suédoises qui m'a paru assez piquant, et que je transcris d'autant plus volontiers, qu'on pourra le comparer à celui des Danoises que j'ai cité plus haut.

« Les Suédoises sont en général très-bien faites; elles joignent à beaucoup d'embonpoint un teint de la plus grande fraîcheur; mais quoique extrêmement favorisées par la nature du côté des charmes, elles mettent à les cacher le soin que les femmes des autres pays prennent pour les exposer. Une longue mante noire couvre les belles lorsqu'elles sortent, et confond dans sa vaste ampleur toutes les marques distinctives de la symétrie et de la difformité; leurs pieds mêmes, qui sont aussi légers et aussi délicats que ceux d'une Française, sont rarement visibles sans le secours de l'haïne du vent. Les chaleurs de l'été ne peuvent pas même faire quitter aux Suédoises les plus élégantes, cette sombre draperie. Nous rencontrâmes cependant dans les rues de Stockholm quelques femmes dont le bon esprit avait su triompher d'une mode aussi contraire à leurs intérêts. »

« Les Suédoises, continue l'auteur, ont en général beaucoup de talent et de mérite; elles parlent correctement l'anglais, le français et l'allemand; douées d'un cœur sensible, elles n'ont rien de la dureté et de la rigueur du climat qu'elles habitent.

On trouve encore, dans le même chapitre, un portrait curieux des paysans de la Dalécarlie, qui, à raison des importants services qu'ils ont rendus à l'Etat, et l'attachement inébranlable qu'ils ont toujours témoigné à leurs souverains, jouissent de l'honorable privilège de prendre la main au roi par-tout où ils le rencontrent.

Pour ne rien laisser à désirer au lecteur, M. Carr termine son récit par quelques observations sur l'intérieur de la cour, le gouvernement, la législation, les tribunaux, les prisons, les hôpitaux de la Suède. Ces renseignemens sont instructifs et curieux; on ne lira pas avec moins d'intérêt, sur-tout dans les circonstances actuelles, le paragraphe qu'il a consacré à l'état militaire de ce royaume.

Après avoir ainsi dépeint tout ce que Stockholm lui offrit de remarquable, M. Carr fit une excursion aux mines de Daumora, puis à Haga, et à Upsal, dont il donne une description étendue. L'Université de cette dernière ville est célèbre; il la visita avec une attention particulière. Arrivé au cabinet de la bibliothèque, parmi différentes curiosités on lui présenta deux objets qu'il ne s'attendait guère à trouver en ce lieu. C'était, lui dit-on, les sandales de la vierge Marie, et la bourse de Judas. Cette vue lui causa un mouvement qui était plus que de la surprise, mais il avoue que la personne qui lui fit voir ces deux objets, très-curieux en effet, parut plus embarrassée de son rôle que lui. Quelque chose qui le frappa davantage fut une cassette à double serrure et à double scellé, contenant les manuscrits qu'a laissés Gustave III, et dont il a ordonné par son testament, de ne faire l'ouverture que cinquante ans après sa mort.

Revenu à Stockholm, l'auteur s'embarqua sur le golfe de Bothnie pour Abo, capitale de la Finlande suédoise, où il arriva le troisième jour de son départ, après avoir relâché dans les îles

d'Aland, dont la plupart ne sont habitées que par quelques pauvres familles de pêcheurs.

La ville d'Abo est située sur une pente de terre où se réunissent les golfes de Finlande et de Bothnie. Son port, qui n'est à proprement parler, qu'un canal, est très-étroit, et ne peut recevoir les gros vaisseaux. Le château, situé à gauche de ce canal, est bâti en briques enduites de plâtre: il est vieux et en mauvais état, et sert de casernes à la garnison. La ville est très-commerçante; on en évalue la population à cent mille âmes. Ses maisons sont, pour la plupart, bâties en bois. La cathédrale, qui est l'édifice le plus remarquable de la ville, est une masse de briques, fort ancienne, qui n'offre rien d'attrayant à l'œil. L'obscurité de son intérieur est encore augmentée par une tenture de drap bleu à fond gris; on y voit les tombeaux de plusieurs familles illustres de la Suède. Il y a à Abo une université dotée par Christine, et qui n'est pas dans un état florissant: la bibliothèque attachée à cet établissement contient dix mille volumes assez mal choisis. J. T. VERNEUR.

(La suite à un prochain numéro.)

C'est par erreur que, dans une des notes de l'article sur le cardinal de Retz inséré au Moniteur d'hier, j'ai dit que les restes des chaînes des baricades qu'on voyait sous le guichet du Louvre et dans la rue des Lavandières Sainte-Opportune, avaient été ôtés; ils y sont encore. Sous le guichet de la galerie du Louvre l'on voit dix gros chaînons, chacun d'environ 11 pouces de long et 4 de large; ils sont scellés dans le mur et relevés à un grand crochet de fer placé à peu près à deux pieds et demi au-dessus du scellement; celui-ci n'est qu'à trois pieds et demi du sol.

Les chaînons de la rue des Lavandières ne sont qu'au nombre de trois; ils sont plus forts et mieux conservés que ceux du guichet: ils ont la même longueur et largeur, scellés ainsi que les autres à trois pieds et demi de terre.

On voyait encore beaucoup de ces restes de chaînes il y a trente ans; ils ont disparu à mesure que les maisons où ils étaient placés ont été abattues ou reconstruites; je ne connais plus de ces anciens restes de nos guerres civiles du 16^e siècle, que ceux que je viens d'indiquer. P

LIVRES DIVERS.

Les Jeux de mains, poème inédit, en trois chants, par C. C. de Rulhière; suivi de son discours sur les disputes, et de plusieurs pièces du même auteur également inédites; 1 vol. in-8°.

Prix, 4 fr., et 4 fr. 75 cent., franc de port pour les départemens.

A Paris, chez Desenne aîné, libraire, Palais-Royal, galerie vitrée, n° 225;

H. Nicolle, à la Librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n° 15;

Desenne jeune, Palais-Royal, galerie Virginie; Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, Relâche.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui,

.....

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique, del Credulo (le Crédulo), ou le Mariage rompu, précédé des Nemici Generosi.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui à Paris ou la Leçon singulière.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Fanchon, et les Deux Peres. — Demain, la 1^{re} repr. d'Arlequin en Perse, parodie d'Ar-taxerce, vaud. en un acte.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. L'Ange tutélaire ou le Démon femelle, mélod.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, les Strélitz, le Voyageur, et les Suppléans.

Salle Montansier. Aujourd'hui, la grande voltige par un singe, les chiens savans; les exercices des sieurs Gaudot, Placide fils et Auguste.

Tivoli, Chaussée-d'Antin, rue Saint-Lazare.

Aujourd'hui, Divert. champêtre. — A 4 heures, Jeux, Courses sur l'eau, Opticographie de M. Garbois, Spectacle de M. Olivier; exercices de MM. Forioso, Porte, Langemare père et fils, et M^{me} Forioso sœur; vue pittoresque et mécanique de M. Dupont. Le jardin est ouvert tous les jours depuis 5 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Il y a un bon restaurateur. — Prix d'entrée, 1 fr.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, l'entrée par la Cour des Fontaines, n° 101. Concert les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

De l'imprimerie de H. AUBAS, rue des Poitevins, n° 6.